

PRINCIPAUTÉS ET VILLES

2. ESSOR DES VILLES (XIII^e SIÈCLE)

Le régime urbain qui, au cours du XII^e siècle, s'était substitué en partie au régime domanial, s'étend et s'amplifie au siècle suivant. On voit apparaître, entre autres sur des terres incultes ou défrichées, un grand nombre de villes neuves et on assiste à l'émancipation d'une quantité de communautés rurales. Les anciens centres urbains eux-mêmes progressent avec une étonnante rapidité ; ce sont surtout ceux de Flandre qui se distinguent par leur vitalité commerciale et industrielle. Bruges accroît son trafic par suite des relations toujours plus fréquentes entre le Nord et le Midi de l'Europe, d'une part, entre l'Allemagne et l'Angleterre, de l'autre ; elle devient un véritable marché européen. L'Italie participe activement à son mouvement maritime qui se développe encore par l'établissement du port de Damme, créé sous Philippe d'Alsace et auquel Bruges fut reliée par un canal. Autour du Zwin se pressent d'ailleurs une multitude de villes neuves, comme Termuiden et l'Écluse, qui profitent également du grand commerce international. Les vins de France, les laines anglaises voisinent sur les quais de Bruges avec les marchandises venant de la Méditerranée (épices, bois de teinture, produits de l'industrie orientale) et celles des pays de la Baltique (bois de construction, poissons fumés, blé, métaux). Le centre de gravité de la Flandre resta définitivement dans le Nord, surtout après la conquête de l'Artois par Philippe-Auguste et l'émigration qui s'en suivit des banquiers d'Arras à Bruges, qui devint à la fois la plus grande ville de banque et le plus grand port de l'Occident. La Hanse de Bruges, dont les marchands vont chercher les laines en Angleterre, groupe autour d'elle celles de la plupart des autres villes et s'appelle alors la Hanse de Londres qui existe jusqu'au moment où Bruges elle-même devient le grand entrepôt des laines anglaises sur le continent.

Parallèlement au commerce se développe en Flandre la grande industrie, c'est-à-dire la draperie, dont les principaux foyers sont Ypres, Gand, Bruges, Douai et Lille. Les draps flamands acquièrent une renommée européenne par leur souplesse et leur finesse autant que

par l'éclat de leurs couleurs. Ils pénètrent même en Orient. Les villes brabançonnes rivalisent d'activité industrielle avec les grands centres de la Flandre ; si elles ne deviennent pas des marchés aussi importants que les villes flamandes, elles participent toutefois dans une large mesure au mouvement commercial européen : la réputation de leur draperie se répand jusqu'en Prusse et jusqu'en Italie. Anvers commence en outre à devenir un débouché pour les laines anglaises. Quant aux villes liégeoises, elles suivent de près leurs concurrentes brabançonnes sous le rapport de la production drapière et Dinant l'emporte toujours sur toutes les villes des Pays-Bas pour l'industrie métallurgique. Quant à la « cité » de Liège, elle présente surtout le caractère d'une métropole religieuse et ne se distingue pas par une activité commerciale ou industrielle en rapport avec son importance. En Hollande et en Zélande, le mouvement urbain commence aussi à se dessiner, de même que dans le Hainaut et le Namurois, qui gardent toutefois, avec le Luxembourg et l'ancien Limbourg, un caractère essentiellement rural.

On a déjà remarqué la répercussion produite par le mouvement économique sur la politique des princes, notamment en Flandre. L'alliance anglaise valut à Baudouin IX (VI en Hainaut) une véritable popularité ; cette alliance lui permit d'ailleurs de recouvrer l'Artois qui avait été donné au roi Philippe-Auguste par Philippe d'Alsace. Lorsque Baudouin IX, devenu empereur de Constantinople, eut péri mystérieusement dans une expédition contre les Bulgares (1205), le peuple de Flandre refusa de croire à sa mort et accueillit avec des transports de joie un imposteur qui se fit passer pour le comte revenu d'Orient.

En Brabant, comme en Flandre, la politique des princes se ressent, bien que dans une moindre mesure, de l'action des villes. Elle ne se préoccupe pas seulement des intérêts dynastiques ; elle veille aussi à la prospérité du pays qui repose en grande partie sur les villes. Les guerres des ducs de Brabant contre les évêques de Liège ont pour principal objectif la conquête des territoires par où passait la grande route commerciale reliant la côte de Flandre à la vallée du Rhin. Henri I^{er} (1190-1235) qui, par son habile politique, tour à tour anglo-guelfe et franco-gibeline, conquiert une sorte d'hégémonie dans les Pays-Bas, malgré sa défaite à Steppes (1214) par

les milices liégeoises, se rendit maître d'une partie de Maastricht et fit construire en face de cette ville la tour de Wijk pour surveiller le pont où passait la grande voie commerciale unissant Cologne à Bruges. Cependant les succès de la politique française eurent leur répercussion en Flandre et dans les principautés lotharingiennes : la victoire de Philippe-Auguste à Bouvines (1214) qui amena la captivité du comte de Flandre, Ferrand de Portugal, força les chevaliers et les villes flamandes à s'incliner devant les volontés du roi de France, et d'autre part le duc de Brabant se rallia définitivement à sa cause.

L'essor des villes flamandes fut plus ou moins entravé par la grande querelle féodale des d'Avesnes et des Dampierre, qui provoqua non seulement la séparation de la Flandre et du Hainaut, mais l'extension de l'influence française. La sentence de saint Louis (1246), partageant le domaine de la maison de Flandre entre les deux dynasties rivales, ne mit pas fin à la lutte et elle affirmait les visées annexionnistes du roi de France sur la Flandre et même sur le Hainaut, au sujet duquel il avait statué bien que celui-ci fût terre d'Empire. Les Dampierre, auxquels saint Louis avait réservé la Flandre tout entière, y compris la Flandre impériale, se montrèrent d'abord tout dévoués à la cause royale et obtinrent d'ailleurs toutes sortes d'avantages grâce à l'appui de leur suzerain. Gui de Dampierre acquit le Namurois, se procura l'alliance des comtes de Gueldre et de Luxembourg et imposa la paix aux comtes de Hollande, alliés des d'Avesnes.

La querelle des d'Avesnes et des Dampierre profita indirectement au Brabant, et particulièrement aux villes brabançonnnes. Les ducs poursuivirent à leur aise leurs conquêtes vers l'est, afin de dominer l'importante route commerciale allant du Rhin à la mer à travers leur principauté ; ils purent le faire d'autant plus facilement que l'Empire, en proie aux troubles qui amenèrent le grand Interrègne (1254-1273), s'affaiblissait constamment. Jean I^{er} suivit, malgré ses apparences chevaleresques, une politique essentiellement « bourgeoise », dans le sens qu'avait alors ce mot, c'est-à-dire urbaine. Une querelle féodale lui permit de satisfaire à la fois son ambition et les besoins économiques de ses villes. Il acheta les droits d'Adolphe de Berg à la succession du Limbourg, qui s'ouvrit en 1283. Il remporta sur la ligue formée contre lui par l'archevêque de Cologne l'éclatante victoire de

Worringen (1288) qui lui valut le Limbourg et, par le fait même, la domination de la grande voie de communication entre la Flandre et les pays rhénans. Il acquérait l'hégémonie dans les Pays-Bas et, malgré les avances du roi de France, Philippe le Bel, sut garder une attitude indépendante et procurer au Brabant une sorte de neutralité de fait au milieu des compétitions internationales auxquelles il fut mêlé.

Le caractère mi-féodal, mi-urbain que conserva longtemps le Brabant contraste avec celui de la Flandre, où l'action des villes est prépondérante et où les commotions qui les agitent se répercutent dans tout le comté et même au-delà de ses frontières. Les villes flamandes ont été les premières tourmentées par des crises sociales qui se sont étendues ensuite à toutes les autres villes des Pays-Bas et ont introduit dans la politique générale de ces régions un nouveau facteur, les démocraties urbaines.

Des troubles éclatent dans les villes flamandes dès le milieu du XIII^e siècle et dégénèrent, au début du règne de Gui de Dampierre (1278-1305), en une véritable guerre civile. Dans chaque ville, les patriciens ou riches bourgeois, que le peuple qualifiait parfois de *ledichgangers*, avaient fini par former une véritable caste. Par leurs mœurs, par leur costume, souvent même par la langue qu'ils parlent (le français), ils s'isolent des gens de métier. Ils se font donner le titre de *here* ; ils habitent des maisons de pierre (*steen*en), couronnées de créneaux, qui s'élèvent orgueilleusement au-dessus des chaumines ouvrières ; dans l'armée communale, ils servent à cheval ; ils se font traiter avec des égards particuliers jusque devant la justice. C'est cette caste qui détient les privilèges politiques ; c'est elle seule qui gouverne les villes. Certes, elle a rendu de grands services à la chose publique ; sous le régime patricien, les villes ont pris leur forme définitive ; leurs murailles ont été construites ; leurs halles, leurs églises paroissiales, leurs beffrois édifiés ; leurs rues pavées, leurs cours d'eau rectifiés, leurs canaux creusés. Le gouvernement patricien a doté en outre les communes d'un système financier, militaire et administratif auquel aucun changement considérable n'a été apporté depuis lors jusqu'à la fin du moyen âge. En outre beaucoup de patriciens ont fondé des hôpitaux et des hospices et ont contribué largement au soulagement des pauvres.

Mais, d'autre part, ce régime patricien donnait lieu à de criants abus : manque de contrôle de la gestion scabinale, éloignement systématique des gens de métiers de toutes les fonctions et de toute participation aux affaires. Les échevins veillaient bien plus aux intérêts de leur caste qu'à ceux de la commune. Ils firent de l'échevinage une sorte de fief héréditaire : à Gand, les XXXIX formaient une véritable coterie et ordinairement restaient en fonctions leur vie durant ; il y avait parmi eux des vieillards, des malades, des lépreux, incapables de remplir leur charge. Pour permettre aux marchands de faire de gros bénéfices, ils continuaient à fixer eux-mêmes le taux des salaires et, pour enrayer toute tentative d'émancipation de la part des artisans, ils leur refusaient obstinément le droit de s'associer. Les artisans de l'industrie drapière, du moins, ne peuvent se coaliser pour défendre leurs intérêts ; ils ne forment que des métiers (*ambachten*), c'est-à-dire des groupements économiques « au service » de la ville. Si les artisans des industries travaillant pour le commerce local ont réussi parfois à former des sociétés d'assistance mutuelle, c'est malgré les échevins, et, en tout cas, ils ne peuvent constituer de véritables associations autonomes à l'instar de la gilde marchande.

La classe ouvrière fut secondée dans ses revendications par les prêtres et les moines mendiants (Dominicains et Franciscains), qui, en prêchant l'humilité chrétienne, répandirent sans le vouloir le mépris et la haine du riche. D'ailleurs le régime patricien était devenu si exclusif et si étroit qu'une partie même des *poorters* se détachèrent de ceux qui monopolisaient les fonctions et s'unirent au peuple. Ils rendirent les échevins responsables de la mauvaise gestion des finances communales, des impôts sans cesse croissants, et leur reprochèrent de gaspiller le trésor ou même de le dilapider à leur profit. D'autre part, les rapports entre les échevins et le comte deviennent de plus en plus tendus par suite de leurs tendances autonomistes, et lorsque, en 1280, éclate une révolution démocratique à Bruges, Gand, Ypres et Douai, Gui de Dampierre en profite pour abaisser l'oligarchie patricienne ; il abolit presque partout l'hérédité de l'échevinat et accorde aux gens de métier une représentation dans les conseils urbains. Pour tenir tête au comte, les patriciens se groupent et font alliance avec le roi de France, Philippe le Bel ; ils arborent la bannière fleurdelisée et, sous

cet emblème de la puissance souveraine, bravent l'autorité princière. Les démocrates leur donnèrent dès lors le nom de *Leliaerts*, c'est-à-dire gens du lys.

L'attitude de Philippe le Bel à l'égard du comte de Flandre entraîna celui-ci peu à peu dans l'alliance anglaise. Une entente s'établit en 1294 entre Édouard I^{er} et Gui de Dampierre, qui, après avoir subi toutes sortes d'humiliations et d'avanies, rompit définitivement avec son suzerain trois ans après. Mais ses partisans, les gens de métier et les paysans de la région maritime, groupés sous le nom de *Klauwaerts*, avec pour emblème le lion noir de Flandre, n'étaient pas suffisamment organisés pour la guerre ; Édouard I^{er} tarda à envoyer les secours promis, et une armée royale envahit la Flandre et s'en empara sans grandes difficultés ; le comte se rendit à Paris et se constitua prisonnier (1300). Il n'y avait plus de comté de Flandre. La Flandre devenait une province française.

Le mouvement démocratique des villes liégeoises et brabançonnes n'a pas eu une aussi grande répercussion que celui des villes flamandes, parce que le nombre des artisans y était généralement plus restreint et que les circonstances furent moins favorables. Les gens de métier se heurtèrent à la résistance des princes, qui, n'ayant pas au-dessus d'eux de suzerain encombrant, purent tenir en respect à la fois les masses des « petits » et les lignages patriciens. D'ailleurs les agitations sociales se confondent parfois dans le pays de Liège avec des révoltes politiques dirigées contre le prince-évêque ou le chapitre dans un but d'émancipation communale. Au milieu de la confusion de ces événements que les sources ne permettent guère d'élucider, se détache l'épisode dramatique du grand soulèvement de 1253 causé par le héros populaire Henri de Dinant, patricien qui embrassa le parti des classes inférieures et centralisa pour la première fois leurs efforts.

Si, au point de vue politique, l'influence française s'est fortement accrue dans les Pays-Bas, pendant le XIII^e siècle, elle l'a fait encore bien plus au point de vue intellectuel. Le Hainaut, principauté exclusivement romane, devait la ressentir en tout premier lieu : ses princes furent des amateurs passionnés de littérature, mais, à côté de la poésie courtoise, ils aidèrent aussi au développement de la poésie didactique : c'est en Hainaut que fut faite la première traduction en

prose française de la Pharsale (vers 1240). La science, jusqu'alors le monopole des clercs, était ainsi accessible à ceux qui possédaient la langue romane. Le français s'introduisit dans les cours princières avec les mœurs chevaleresques, notamment en Brabant. Le plus grand trouvère belge du moyen âge, Adenet le Roi, fut le protégé des ducs de Brabant. Henri III composa quelques gracieuses chansons qui sont venues jusqu'à nous. La littérature brabançonne d'expression néerlandaise s'est inspirée pendant longtemps aussi des mêmes traditions chevaleresques : Van Heelu, le chantre de Worringen, ne ressemble presque en rien à Maerlant, le poète didactique de la Flandre, qui est pourtant son contemporain.

Les caractères sociaux des diverses principautés se reflètent dans leurs productions littéraires. Tandis que la principauté de Liège se cantonne pour ainsi dire dans les œuvres religieuses et par conséquent latines, le Brabant, sans abandonner la poésie courtoise, aborde cependant la littérature didactique, chère aux bourgeois, tandis que la Flandre la cultive de préférence à toute autre. Si Van Heelu écrit surtout pour les chevaliers, Maerlant, l'auteur du *Spiegel*, s'adresse particulièrement aux habitants des villes ; il renonce à traduire des poèmes français, comme il le fit au début, pour étudier les œuvres latines, en extraire la science qu'elles contiennent et la communiquer au peuple dans sa propre langue. Véritable vulgarisateur, il met à la portée des laïcs l'histoire naturelle, la politique et la morale, l'histoire sacrée et l'histoire profane. L'esprit urbain active, modifie le courant intellectuel et le dégage du milieu ecclésiastique. Il émancipe en même temps l'art des traditions religieuses et féodales. Il crée ces halles imposantes et ces fiers beffrois qui s'adaptent si bien à leur destination, tout en s'inspirant d'un idéal artistique. Celles de Bruges et d'Ypres sont les modèles de cette architecture urbaine qui ne fut pas surpassée ailleurs.

Mais les villes ne se contentent pas de ces monuments qui symbolisent leur puissance économique et politique ; elles élèvent également des édifices grandioses au culte, qu'elles conçoivent sous un aspect différent, plus mondain, répondant mieux aux goûts de luxe et d'apparat de la « bourgeoisie », grande et petite. L'influence tournaïsienne prédomine toujours en Flandre, tandis que le Brabant, avec ses riches carrières, y échappe et développe peu à peu une architecture

originale. Il n'existe plus malheureusement que quelques rares spécimens des édifices gothiques brabançons de cette époque, notamment les chœurs de Sainte-Gudule et de la Chapelle à Bruxelles, de Notre-Dame aux Dominicains à Louvain, et l'église abbatiale de Villers. Le style gothique se propage et fleurit aussi merveilleusement dans le pays mosan, où Notre-Dame à Dinant et le chœur de Saint-Paul à Liège témoignent encore de sa sobre splendeur. Mais les traditions romanes sont encore très tenaces ; elles se maintiennent surtout dans la région brabançonne. Quant à la peinture et à la sculpture, elles évoluent dans le sens d'un réalisme de plus en plus accentué, comme on peut le voir dans les tombeaux du duc Henri I^{er} de Brabant et de Thierry, seigneur de Houffalize.

Ce ne sont pas seulement les manifestations de la vie intellectuelle et artistique qui présentent dans les villes une originalité bien marquée, celles de la vie religieuse elle-même y revêtent une forme toute particulière : les bourgeois prétendent nommer eux-mêmes les prêtres de leurs paroisses ; ils construisent des chapelles qu'ils s'efforcent de transformer en églises publiques ; ils accueillent les moines des ordres mendiants, Franciscains et Dominicains, et les soutiennent contre les représentants des anciens ordres. Ils favorisent aussi l'extension des béguinages, qui constituaient des asiles pour les femmes veuves ou non mariées. Le plus ancien semble avoir été celui de Nivelles, qui remonte au XII^e siècle. Vouées d'abord à la vie contemplative, les béguines s'adonnèrent ensuite également au travail manuel, comme celui de la laine, ou à l'instruction des enfants de la bourgeoisie.

Parmi les populations urbaines, composées d'éléments si divers et parfois très remuants, — tisserands, foulons, etc., — l'hérésie ne pouvait manquer de s'infiltrer. Déjà au XII^e siècle, Tanchelm avait répandu à Anvers des idées manichéennes. Mais le clergé et les ordres mendiants réussirent à étouffer en grande partie les doctrines hérétiques au XIII^e siècle, avec l'aide des inquisiteurs pontificaux, dont les premiers furent institués dans la première partie de ce siècle.

ALBUM HISTORIQUE

DE LA

BELGIQUE

PAR

H. VANDER LINDEN ET

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

H. OBREEN

DOCTEUR EN SCIENCES HISTORIQUES

AVEC UNE PRÉFACE DE HENRI PIRENNE

BRUXELLES

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

1910